

correspond généralement à du « tourisme identitaire » (Lisa Nakamura, p. 133) instrumentalisant les politiques de l'identité dans une logique néolibérale et « post-raciale ». Se pose alors la question de la possibilité d'un *gameplay* (expérience de jeu) intersectionnel. Ainsi, *Assassin's Creed III : Liberation* et l'adaptation vidéoludique de la bande dessinée *The Walking Dead* sont des exemples intéressants puisque le premier fait référence à la figure historique de Harriet Tubman et que le second met en scène un personnage principal africain-américain, professeur d'histoire à l'université, dépourvu des stéréotypes racistes et reflet de la complexité de la masculinité noire étasunienne.

Mais les brèches les plus prometteuses dans la blanchité vidéoludique semble être situées dans le *gaming* postcolonial. Même si les marchés du jeu vidéo étasunien et européen représentent 48% du marché mondial en 2019, les marchés asiatique, latino-américain et africain en représentent quand-même respectivement 47%, 4% et 1%. Curieusement, la Chine est un territoire méconnu des *game studies* alors qu'il s'agit du deuxième marché national après les États-Unis. Mais l'auteur dresse un passionnant panorama général des jeux vidéo dans le Sud global où émergent difficilement les discours subalternes. Ainsi, la Martinique était à l'avant-garde du *gaming* postcolonial puisque Muriel Tramis et Patrick Chamoiseau avaient réalisé *Méwilo* en 1987 et *Freedom* en 1988, le premier étant basé sur une légende antillaise d'un trésor caché par les colons, l'autre sur l'expérience d'un esclave devant fuir la plantation. Ces jeux à « coloration politique rare » (p. 288) n'ont malheureusement pas essaimé dans le paysage vidéoludique français où la créatrice a été marginalisée. En explorant d'autres exemples africains (Afrique du Sud, Nigeria, Maroc, etc.), asiatiques (Iran, etc.) et latino-américains (Brésil, etc.), dont les moyens financiers sont souvent très restreints, l'auteur revient sur la tension qui traverse les jeux vidéo du Sud global entre la louable revalorisation des références historiques subalternes et la constante réappropriation des codes culturels hégémoniques (processus d'imitation des modèles du genre). Pour l'instant, aucun jeu ne s'appuie sur « l'extraordinaire

richesse culturelle et politique de l'afrofuturisme, ni même sur les théories politiques panafricanistes ou afrocentriques » (p. 292).

Finalement, cet ouvrage très bien écrit et accessible au grand public propose un état des lieux particulièrement stimulant pour penser la question raciale dans le jeu vidéo. Il reste que, même si la question des publics de *gamers* et des pratiques de *gaming* affleure ici et là dans le livre, celle-ci aurait sans doute mérité une analyse plus approfondie. Les réappropriations et les usages différenciés des jeux vidéo selon les caractéristiques sociales des joueurs et les contextes nationaux sont un champ d'études qui devrait être « exploré », mais de manière décoloniale.

Martin-Breteau, Nicolas. 2020.

Corps politiques : le sport dans les luttes des Noirs américains pour l'égalité depuis la fin du XIXe siècle.
Paris : Éditions EHESS.

Akim Oualhaci

Université Paris Nanterre, Institut des Sciences sociales
du politique (France)

aoualhaci@parisnanterre.fr

Dans *The Souls of Black Folk*, W.E.B. Du Bois avait déjà posé la question, toujours vivace, de l'expérience des Afro-Américains en ces termes : « Qu'est-ce ça fait d'être constitué en problème ? ». Les cultures physiques et les usages sociaux du sport fournissent des éléments de réponse à cette question. La question raciale dans l'histoire des sports aux États-Unis peut mener à la controverse (notamment entre les historiens John Hoberman et Jeffery T. Sammons). Paradoxalement, relativement peu d'intellectuels noirs se sont penchés sur les pratiques et usages du sport (Gerald Early et Al-Tony Gilmore), de grands intellectuels noirs comme Frederick Douglass ou E. Franklin Frazier considérant le sport pour les Noirs comme dénué de valeur culturelle ou comme une forme de contrôle social faisant obstacle à la lutte politique. Cependant, à partir des années 1970, on voit émerger des travaux sur cet objet, analytiques, critiques et incluant les variables de classe, de genre et de race,

et même, plus récemment, incluant une dimension transnationale (voir Theresa Runstedtler). Le recours au sport comme « élévation raciale » s'inscrit dans un répertoire de stratégies de lutte contre les inégalités et le racisme, devant aboutir à l'émergence du « nouveau Noir ». Ce répertoire d'action a été en particulier celui de *leaders* des classes moyennes et supérieures noires face à la privation des droits des Noirs à la fin du XIX^e siècle, notamment dans le Sud, période marquée par les lois ségrégationnistes Jim Crow et la suprématie blanche.

Dans son ouvrage, l'auteur étudie les manières dont le sport – et donc le corps – a été le support de « l'élévation raciale » des Africains-Américains à partir de la fin du XIX^e siècle. Croisant histoire, sociologie et philosophie, l'auteur s'appuie sur une monographie portant sur la ville de Washington, un des centres névralgiques de l'histoire des Afro-Américains, et sur un important corpus d'archives mêlant rapports officiels, journaux intimes et articles de presse. L'ouvrage s'inscrit dans une littérature étatsunienne déjà riche (voir Melvin L. Adelman et S.W. Hope). L'auteur déploie sa démonstration en trois parties, suivant un ordre chronologique. La première partie porte sur la mise en place de programmes d'élévation raciale par le sport dans la ville de Washington (1890-1930). La deuxième traite de la politisation plus affirmée de la stratégie d'élévation raciale par le sport (1920-1960). La troisième revient sur le succès puis le déclin pendant la deuxième moitié du XX^e siècle de l'idéologie de l'élévation raciale par le sport (depuis 1945).

L'auteur défend une thèse forte : « À partir des années 1890, la promotion de la "vraie masculinité" par le sport constitua (...) un élément fondateur des longues luttes des Africains-Américains pour la justice » (p. 91). Il montre comment les « Africains-Américains mirent en place d'ambitieux programmes d'éducation sportive pour faire du corps noir le lieu et l'enjeu d'un combat radical pour la dignité, l'égalité et la justice » (p. 13), contraints de le faire dans le cadre cognitif racialisant et darwiniste qui affirmait la supériorité de la « race blanche » et de la « civilisation blanche ». C'est ainsi que, paradoxalement, la stratégie dite de l'élévation raciale a pu faire porter le

poids de la responsabilité de l'oppression raciale sur les classes populaires noires, considérées comme insuffisamment « civilisées ». Considérés comme inférieurs moralement, physiquement et intellectuellement, et en proie à une violence physique et symbolique de la part de la société blanche majoritaire, les Africains-Américains se sont lancés dans « une lutte symbolique pour imposer à la société des représentations positives d'eux-mêmes » contre le « préjugé racial » des Blancs (p. 29). L'auteur décrit comment les institutions éducatives de Washington ont joué un rôle important dans la politique de « formation du caractère » des Africains-Américains à travers la mise en œuvre de programmes sportifs destinés à forger une représentation positive de ces derniers.

L'auteur rappelle que si les hommes noirs sont appelés à développer une masculinité forte et puissante, les femmes noires sont, non sans ambiguïté, davantage renvoyées aux tribunes des terrains de sport. Mais elles sont également cantonnées au développement d'un charme et d'une beauté redéfinis non plus selon les critères dominants blancs, mais selon des normes de beauté propres, notamment *via* les activités et « pratiques d'embellissement » proposées par les institutions d'enseignement secondaire et supérieur accueillant les classes moyennes et supérieures afro-américaines – par exemple sous la houlette d'une Maryrose R. Allen, directrice du département d'éducation physique de la prestigieuse université noire Howard – et les Young Women's Christian Associations (YWCA).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur s'arrête sur les manières dont les corps noirs puissants des sportifs ont pu être les vecteurs d'une politisation de la condition des Afro-Américains durant les années 1920, dans une société étatsunienne particulièrement hostile et violente à l'égard des Noirs. On y trouve notamment l'analyse d'un événement sportif marquant, terrain de la mise en scène de ces corps puissants : le Football Classic, match qui se déroule chaque année à Thanksgiving et qui oppose les équipes des deux prestigieuses universités noires, l'Université Howard et l'Université de Lincoln, que l'auteur réinscrit dans le mouvement culturel de la Renaissance noire, traditionnellement associé à Harlem. Il s'agissait, à

travers ce type d'événements et, plus largement, à travers la fortification des corps noirs par le sport, de prouver en actes que les Africains-Américains étaient capables, comme les Blancs, de former des individus qui avaient du « caractère » et de produire de l'excellence, fût-elle corporelle.

En parallèle de l'édification de corps forts, les Africains-Américains s'engagent dans une lutte pour la déségrégation raciale des espaces de loisirs, comme les piscines, jugées particulièrement problématiques par les Blancs du fait de la proximité des corps dénudés, et d'événements sportifs, dont Edwin B. Henderson, professeur d'éducation physique, fut l'un des leaders. C'est dans la période de l'entre-deux-guerres que les discours et croyances sur les inaptitudes des Noirs pour le sport évoluent vers des discours et croyances sur les aptitudes athlétiques prétendument naturelles de ces derniers, sous l'effet notamment des performances de Jesse Owens qui obtint quatre médailles d'or en athlétisme aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Ce renversement de perspective implique la croyance, symétrique, selon laquelle les Noirs seraient dépourvus d'intelligence. L'auteur pointe ici l'une des limites de la stratégie d'élévation raciale par le sport, qui a pu permettre de réduire les Noirs à la *corporéité*, et de leur nier toute *intellectualité*.

Dans la troisième et dernière partie, l'auteur revient sur les contradictions de la stratégie de l'élévation raciale par le sport. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle des soldats noirs se sont battus au nom de la démocratie étatsunienne, le champ sportif a entamé un processus de déségrégation, avant d'autres espaces sociaux. La croyance dans le sport comme outil de « démocratisation sociale » est alors largement diffusée parmi les Africains-Américains des classes moyennes (p. 234), croyance que le sociologue E. Franklin Frazier associait à l'apolitisme de cette frange de la communauté afro-américaine. Le sportif noir Jackie Robinson incarnait particulièrement cette croyance : il fut le premier Noir à jouer en Ligue majeure de baseball avec les Dodgers de Brooklyn (malgré l'interdiction des propriétaires de clubs), en conflit ouvert avec Malcolm X sur les moyens de lutter pour changer la condition des Noirs, mais vu par

Martin Luther King Jr. comme un précurseur du Mouvement pour les droits civiques. S'appuyant sur une analyse prosopographique, l'auteur étudie le Pigskin Club de Washington qui regroupe principalement des hommes noirs diplômés de l'enseignement supérieur et dont l'un des vice-présidents a été Edwin B. Henderson. Ce club s'était donné pour mission de « raviver l'intérêt pour le football », de « développer le caractère des joueurs par une pratique saine et propre, et de promouvoir l'interaction et la tolérance entre les races » (p. 240).

L'auteur montre ensuite comment le monde sportif s'est emparé du changement dans l'appréhension du racisme durant les années 1960, marqué par le passage d'une conception psychologisante du préjugé racial à un cadrage en termes de racisme structurel. Cette transformation altère la croyance dans les vertus du sport comme « grand égaliseur ». Il ne s'agit plus tant de changer les préjugés raciaux des Blancs en faisant bonne figure que de s'attaquer aux structures de pouvoir. Cette attitude plus combative est celle de Nathan Hare, issu des classes populaires rurales, sociologue à l'Université de Howard, boxeur professionnel et figure du *Black Power*, critique du conservatisme des classes moyennes noires. De plus, la logique du marché et l'exploitation capitaliste prennent une place importante dans le champ sportif étatsunien, ce qui tend à affaiblir les vertus sociales qu'on prête au sport. L'auteur souligne qu'à la fin des années 1960, la réception du discours sur l'élévation raciale par le sport est rendue de plus en plus impossible notamment par le *Black Power*, plus particulièrement parmi les jeunes générations.

Le sport devient même « un vecteur de nouveaux stéréotypes raciaux plutôt qu'un contre-feu à la stigmatisation attachée au corps noir » (p. 302). La surreprésentation des Noirs dans certains sports populaires a renforcé, d'une part, le préjugé du talent inné et des aptitudes naturelles – donc du manque de mérite des sportifs noirs là où les sportifs blancs doivent leur réussite à leur courage et à leur travail – et, d'autre part, celui de l'infériorité intellectuelle des premiers. Dans un contexte de « crise urbaine » résultant de la violence raciale, des discriminations et de la désindustrialisation, le sport est aussi

instrumentalisé pour combattre la délinquance juvénile, notamment celle réelle ou supposée de la jeunesse afro-américaine des ghettos qu'il est censé « pacifier », à travers des institutions tels que les Boys' Clubs.

Un des intérêts de l'ouvrage est que celui-ci inscrit le mouvement pour les droits civiques dans le temps long, depuis la fin de l'esclavage et de la Reconstruction et tout au long du XX^e siècle, bien avant l'étape décisive de la décision de la Cour suprême des États-Unis interdisant la ségrégation raciale dans les écoles publiques dans l'arrêt *Brown vs Board of Education*, en 1954. De même, il inscrit le paradigme de l'élévation raciale par le sport – laquelle ne se réduit pas à l'image célèbre de Tommie Smith et John Carlos, poings levés aux JO de Mexico en 1968 – dans le temps long des luttes des Afro-Américains pour la justice. Il donne ainsi à voir comment les groupes dominés développent, sur plusieurs générations, un répertoire de stratégies qui visent à se réappropriier leur corps et à lutter contre la domination. À la lecture de l'ouvrage, plus particulièrement des deux premiers chapitres, et au regard du rôle historique de la religion et de l'Église dans l'histoire afro-américaine, on se demande s'il n'y avait pas lieu de développer davantage les liens entre l'élévation raciale par le sport pour les Noirs et le « christianisme musculaire » (Paul Emory Putz), notamment par le truchement des YMCA, des églises et des universités, dont l'idéologie prônait, certes d'abord en direction des Blancs, un retour à la masculinité virile par la pratique de l'activité physique pour le bien de la société et de la nation, contre le péché et la décadence. On peut également s'interroger sur l'absence, dans l'ouvrage, d'analyse du rapport qu'entretenait avec cette stratégie d'élévation raciale par le sport un mouvement tel que la Nation of Islam, et notamment la figure d'un Mohammed Ali, qui en faisait partie, offensif sur la question raciale (voir Harry Edwards et Maureen Smith).

Certes, l'auteur affirme s'intéresser « moins aux "stars" qu'aux anonymes » (p. 17) ; mais ce sont principalement les élites afro-américaines – mais aussi des institutions, des organisations privées, ou encore des spectacles sportifs, au point qu'on puisse parfois s'y perdre un peu – qui sont traitées dans l'ouvrage, dans la mesure où ce sont elles qui pensent et prescrivent la politique corporelle de

l'élévation raciale, ou des figures majeures telles que Edwin B. Anderson. Une mobilisation plus poussée du cadre analytique et des travaux sur la politisation eût sans nul doute été utile ici. Malgré la dimension moralisatrice et individualisante de cet appel à l'élévation raciale et au perfectionnement de soi, par le sport en particulier, de nombreux Afro-Américains ont interprété la rhétorique de l'élévation raciale comme un appel à l'action collective. Ils et elles ont mis en œuvre les idéaux d'entraide et de service à la communauté en construisant des églises évangéliques réformistes, des organisations civiques, des maisons d'accueil, des journaux, des syndicats et d'autres institutions publiques dont les effets sociaux ont dépassé les limites idéologiques de l'élévation raciale. À la condition que les archives existent, il serait intéressant de voir comment des individus moins centraux et plus « ordinaires » et/ou des classes populaires s'approprient, ou pas, la politique de l'élévation raciale par le sport.

L'ouvrage alimente un champ de travaux déjà riches, surtout en langue anglaise, et contribue à (r)ouvrir des perspectives de recherche croisant les dynamiques historiques et sociales de construction des corps stigmatisés et les cultures physiques des groupes minorisés comme outils de lutte contre la domination et pour la transformation de l'ordre racial et social, à l'ère de *Black Lives Matter* et de prises de position politique par le sport – à l'instar d'un Colin Kaepernick, via son corps agenouillé en ouverture d'un match de football américain. Si le monde sportif a été un terrain de luttes privilégié, notamment sur le plan racial, aux États-Unis, et le reste non sans une certaine ambiguïté (voir Phillip Lamarr Cunningham), il n'en demeure pas moins un lieu de reproduction des inégalités de classe, de genre et de race (voir Douglas E. Foley et William J. Rudman), d'une part, et un miroir aux alouettes pour de nombreux jeunes Noirs des ghettos, d'autre part, tant les chances de devenir un sportif professionnel sont infimes, en dépit de la surmédiation de quelques superstars.